

***L'Homme du silence* de Jacques-Pierre Amette ou l'individu face aux vacillements du monde contemporain**

Claude DÉDOMON
Université Alassane Ouattara
Côte d'Ivoire

Introduction

Jacques-Pierre Amette est un écrivain et critique littéraire français né le 18 mai 1943 à Saint-Pierre-sur-Dives (Calvados en France), connu également sous le pseudonyme de Paul Clément. Il a fait des études de lettres à l'université de Caen et a été journaliste à Ouest-France. Le monde médiatique qu'il a si bien côtoyé et pratiqué a fortement nourri et influencé sa pratique de l'écriture ou son imaginaire romanesque. Dans *L'Homme du silence* paru en 1999, le romancier montre, à travers son personnage animateur et réalisateur, que la société contemporaine est foncièrement marquée par le repli individualiste. Sabine van Wesemael lit ce repli sur soi comme une réaction aux déceptions et aux frustrations engendrées par les grandes mobilisations idéologiques et utopiques¹. En reprenant une thématique qui peut paraître peu littéraire (donc sociologique en raison de sa prévalence dans le champ des sciences sociales), Jacques-Pierre Amette signale que l'individu a du style ; il désigne un ethos, c'est-à-dire des attitudes, des modes d'être.

La contribution se propose, à travers une lecture socio-psychologique, de montrer comment ces ethos se mesurent dans le régime de la fiction. Si l'analyse met, dans un premier temps, en lumière la manière dont la logique de la société contemporaine est porteuse d'un nihilisme intrinsèque, d'un goût masqué de la mort par le truchement de l'individu dépressif, il n'en demeure pas moins qu'elle se déporte, dans un second temps, vers une phase transitionnelle qui saisit le personnage en train de contempler la nature et de jouir des plaisirs terrestres. Il s'agit d'un passage obligé dans l'amorce d'une expérience mystique, celle qui permet finalement à l'individu d'atteindre un statut autre.

Déclassement et dépression de l'individu

Il faut partir des expériences du personnage François pour saisir les rapports entre l'individu et la société dans *L'Homme du silence* de Jacques-Pierre Amette. François est réalisateur à Radio-France. Installé dans la cellule 221, il présente, enregistre et monte des émissions où sont invités leaders d'opinion et hommes politiques. Un matin, François modifie

¹ Sabine van Wesemael, « L'ère du vide », *RiLUne*, n° 1, 2005, p. 86.

la disposition de sa cellule d'enregistrement en ôtant les vieux numéros du service programmation, en changeant le fauteuil métallique de place et en rangeant par ordre alphabétique tous les bobineaux dans l'armoire. Il tournait ainsi la page des débats politiques et pour cause :

Les hommes politiques renâclent à venir parler dans mon studio. Ils sentent de l'ironie dans mes questions, un soupçon de persiflage. Le 7 mai dernier, l'assistante de l'un d'eux a pris sa voix dure et sèche pour décliner mon invitation à débattre sur le problème de l'éducation nationale. « Ça fait chier tout le monde », m'a-t-elle dit en me raccrochant au nez. J'ai essayé avec un autre mais Nathalie, sa nouvelle secrétaire, m'a dit que son patron avait trouvé, la dernière fois, « mes questions déconcertantes ». (*L'Homme du silence*, p. 30²)

Face à ces frustrations, François refuse de s'adonner au jeu des politiciens et souligne, dans le même temps, son manque de conviction à redonner du rythme à ces éternels débats, à ces dialogues où, à l'ultime moment, tout le monde convient qu'il n'y a pas eu assez de temps pour aborder les problèmes de fond. Il aspire ainsi à plus d'autonomie dans sa vie professionnelle. Dans un monde où tout est devenu si compliqué, un monde qui perd sa permanence et sa stabilité, François refuse de jouer le jeu politique. Il estime que ce jeu est improductif en raison de la dimension mensongère qui le structure et le prend en charge. Se développe une sorte d'égotisme qui prend, chez lui, un penchant généralisé à vivre selon ses propres désirs, détaché – en surface – des modèles stéréotypés et des rôles sociaux.

En conséquence, François subit une série de représailles parmi lesquelles figurent son interdiction à prendre part à un colloque sur la radio ainsi que son limogeage du monde médiatique non seulement pour ses prises de position désobligeantes mais aussi, et surtout, parce qu'il ne supportait plus le monde tout court. Cette pression du monde professionnel le rend on ne peut plus soupçonneux, méfiant si bien qu'il avait suffi de quelques mots et de quelques gestes pour qu'il se sente abandonné, trahi et démuné :

Il avait suffi qu'on me félicite de mon sens esthétique raffiné pour que je lise, dans les regards, ma condamnation. C'est un parfum subtil qui vous accompagne dans les couloirs, une porte qui se ferme plus vite que d'habitude, un silence mystérieux [...]. (p. 41)

Le personnage n'échappe pas aux regards hostiles et inquisiteurs des autres. Ce sentiment d'abandon et de solitude s'amplifie d'ailleurs avec le départ de Judith sa bien-aimée. Non seulement il perd la parole (il n'a plus droit aux débats politiques), mais il perd aussi son immortelle bien-aimée (car il n'arrive pas à se défaire de son image). Si cette double perte l'invite à sombrer dans l'alcool et la cigarette pour y noyer ses soucis, il n'en demeure pas moins que François traverse un état d'extrême vulnérabilité dont le déploiement se lit

² Désormais seront uniquement indiquées les pages du roman.

dans de nombreux cas d'hallucination, signe d'une angoisse existentielle. Sa perception des choses se trouve alors profondément modifiée puisqu'elle peut s'ouvrir sur la sensation de la fin des choses, celle qui présente, corps entremêlés, le tableau funèbre de ses parents. Elle laisse aussi la porte ouverte aux nombreux changements de formes et de couleurs dont la plus grande part est réservée à la vision sans cesse renouvelée de Judith, sa bien-aimée, qu'il peut voir, à travers les reflets des vitres et les ombres des rideaux, en « mariée romantique » (p. 19) ou nue « avec les seins rebondis d'une jeune fille » (p. 71).

Dans son analyse sur l'effacement du personnage contemporain, Michel Biron avait déjà noté les pressions des sociétés actuelles sur l'individu. Elles sont si vives et si brûlantes qu'elles empêchent la socialisation de l'individu qui flotte hors du temps, dans une posture énigmatique. Le personnage de Jacques-Pierre Amette ne fait pas autre chose. Il dit aussi quelque chose de la société contemporaine, mais comme s'il était le symptôme d'un mal indéterminé. Il semble en état d'apesanteur, indifférent aux drames du monde réel, si l'on s'en tient à cette déclaration : « Je ressens ce que les psychologues appellent "un état crépusculaire". Je ne sais pas trop qui je suis, homme ou femme, enfant ou vieillard. Ce qui est évident, c'est qu'un sentiment d'étrangeté et d'exil se développe » (p. 14).

En psychologie, la conscience crépusculaire est l'état dans lequel toute la perception de la situation du sujet à un moment donné est réduite à un sentiment générique de l'expérience psychique, mais sans que l'objet particulier qui correspond à cette expérience soit expressément discerné et identifié. Dans l'observation rapportée, les actes commis en période crépusculaire présentent ceci de particulier, c'est qu'ils sont en corrélation étroite, non avec les préoccupations de la vie ordinaire et saine du sujet, mais avec des bouffées délirantes³. Autrement dit, le sujet est incapable d'appréhender pleinement l'environnement ; les troubles de l'attention lui interdisent d'intégrer correctement les perceptions sensorielles ; il en résulte distorsion et obscurcissement de la réalité, avec apparition de productions délirantes à type d'illusions ou d'hallucinations.

Ces dispositions sont totalement présentes chez François ne serait-ce qu'en prenant en charge ses hallucinations. Il y a de toute évidence chez lui un trouble de la personnalité, celle qui entraîne inéluctablement la confusion de l'esprit et développe un sentiment d'étrangeté. L'indifférence qu'il manifeste lors de la réception organisée chez Irène en s'éloignant des invités est symptomatique du flottement temporel et existentiel auquel il est confronté.

³ Ces analyses sur l'expression « état ou conscience crépusculaire » émanent des études psychologiques disponibles sur www.cnrtl.fr/definition/bhvf/crépusculaire, consulté le 03/09/2015.

Alain Ehrenberg analyse ces symptômes comme l'expression de « la fatigue d'être soi », celle qui débouche sur la grande maladie de la seconde moitié du XX^e siècle, la dépression. Pour ce sociologue, la dépression est devenue l'emblème du mal de vivre moderne parce qu'elle est à la fois le plus vague des labels psychiatriques et la plus universelle des affections. Et l'individu ne lutte plus avec la société mais plutôt avec lui-même, car il y a quelque chose qui mute en lui si bien qu'il formule difficilement des projets ; il lui manque l'énergie et la motivation pour le faire. Inhibé, impulsif et compulsif, il communique mal avec lui-même et avec les autres⁴.

Dans la perspective des études postmodernes, Frederic Jameson aborde la question sous l'angle du sujet schizophrénique dans la mesure où l'individu est incapable d'établir des liens entre les états. Cette expérience débouchant sur l'incapacité à s'inscrire dans le temps (c'est le cas de François qui ne sait pas trop qui il est, homme ou femme, enfant ou vieillard) produit sur le sujet « une mystérieuse charge d'affect, décrite (...) dans les termes négatifs d'angoisse, de perte de la réalité, mais qu'on pourrait imaginer tout aussi bien dans les termes positifs d'euphorie, de sommet, d'intensité enivrante ou hallucinogène⁵ ». Jameson construit ainsi une tonalité émotionnelle fondamentale d'un nouveau genre qu'il appelle « intensités », concept qu'il invite à mieux cerner en revenant aux anciennes théories du sublime. La prise en charge de cet élément constitutif dans la saisie de la problématique du Sujet ou de l'individu s'adosse à la notion de sensorialité et « s'ouvre à des intensités plus joyeuses, précisément de cette euphorie (qui a supplanté) ces anciens affects de l'angoisse et de l'aliénation⁶ ».

Dans le régime de la fiction, Jacques-Pierre Amette réussit à mettre en place un dispositif d'écriture qui déplace le paradigme de l'individu dépressif et déconnecté de la réalité vers la contemplation des splendeurs immenses de la Nature. Cette nouvelle configuration trouve certainement son mode d'expression dans le retour à l'esthétique romantique et ouvre l'analyse sur une nouvelle forme d'hédonisme.

Le refuge dans la nature et l'hédonisme

Contrairement au personnage réaliste traditionnel qui était en lutte contre sa société, celui de Jacques-Pierre Amette décide de rester dans l'inaction. Il confirme ainsi la pensée de Marcel Gauchet selon laquelle « l'individu contemporain aurait en propre le premier individu

⁴ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Édition Odile Jacob, 1998.

⁵ Frederic Jameson, *Le postmodernisme, ou la logique du capitalisme tardif*, Paris, Édition Beaux-arts de Paris, 1991, p.71.

⁶ Idem, p. 40.

à vivre en ignorant qu'il vit en société⁷ ». En effet, coupé de la réalité sociale par les nombreuses frustrations et la dépression, François s'enfonce dans le silence comme l'indique le titre du roman. Si ce nouveau mode d'être est quasiment incompatible avec l'action, il peut se lire non seulement comme une étape transitionnelle caractérisée par l'indétermination mais aussi, et surtout, comme le passage d'un état dysphorique à un état euphorique. Le silence apparaît dès lors comme un seuil, c'est-à-dire la limite au-delà de laquelle s'opère un changement de situation puisqu'il ouvre la voie de la contemplation et de la rêverie :

Je voyais autrement la plage. Les bouées tintaient dans le vent, les vagues accouraient plus lumineuses et rapides avec des grands courants mauves, le claquement sec de la toile de store, le long de la terrasse, les alvéoles de sable sec et les hiéroglyphes des pattes d'oiseaux, la grande nappe d'eau lisse et immobile qui rejoignait l'horizon vers la droite, tout ceci avait pris un aspect lunaire. Je me voyais sur une planète neuve et magnifique, quelque endroit qui n'avait plus ni centre ni périphérie ; je me promenais dans le merveilleux hasard qui fait qu'on rencontre ce qu'on avait imaginé un jour dans son enfance. (p. 44)

Il y a nécessairement dans cette vision le transport de l'âme, une élévation de l'esprit. À l'instar des romantiques qui décrivent leurs sentiments en les confondant à la nature, Jacques-Pierre Amette reprend ici le thème du paysage romantique, celui qui fait rêver l'individu en le transportant dans un Ailleurs paisible, loin des miasmes morbides et délétères de l'existence.

Puisque le monde a perdu son humanité, il s'agit de la retrouver dans l'émerveillement et la contemplation de la nature, notamment à travers les mouvements et la luminosité du ressac, le regard d'une ombre qui prend des formes changeantes. Comme un bon rêveur, François peut contempler, sans compter les heures, un bel aspect de l'univers au point que s'ouvre à lui le monde et inversement. Ce qui s'y dégage, d'après Gaston Bachelard, c'est la suspension du temps : « le temps n'a plus d'hier et n'a plus de demain. Le temps est englouti dans la double profondeur du rêveur et du monde. Le Monde est si majestueux qu'il ne s'y passe plus rien : le Monde repose en sa tranquillité. Le rêveur est tranquille devant une Eau tranquille⁸ ». La tranquillité devient ainsi l'unique condition pouvant favoriser l'union entre François et son monde. C'est pourquoi devant la Seine s'installent le vide et un grand repos de l'âme. Le paysage marin est une mère protectrice pour le narrateur ; elle l'accueille pour reposer et apaiser son âme souffrante.

Dans la dynamique de cette tranquillité se développe aussi, chez le personnage, la soif de l'infini puisque, dans sa quête d'un monde positif, François renaît dans un endroit sans repère, donc un endroit pris en charge par des superlatifs absolus, tels que « sans bornes »,

⁷ Marcel Gauchet cité par Michel Biron, Op. cit., p. 28

⁸ Gaston Bachelard, *La poésie de la rêverie*, Paris, PUF, 1960, p. 148.

« sans limites », ou encore « vaste », « grandeur », voire à l'occasion des termes dénotant l'excès. La contemplation de la nature prend, en effet, dans l'âme romantique une dimension métaphysique qui la confronte à l'infini. Mais c'est aussi une vision intérieure, un résultat de la sensibilité qui est senti plutôt qu'il n'est vu, car l'infini touche d'abord l'âme plutôt que les sens et s'apparente à une conviction intime qui se tourne vers une force supérieure si l'on s'en tient aux propos de François: « Je me dis que je vivais dans un monde encore tiède quelques secondes après sa Création » (p. 44). Dans ces conditions, L'Homme du silence s'ingénie à se pencher sur le creuset de l'indéfini, de l'infini où s'allie élévation de l'esprit et intensification des sensations pour finalement lui révéler son néant ou l'imminence de sa disparition. François comprend qu'il n'est rien et traduit cette vulnérabilité en ces termes :

Tout ceci formait un festin de silence, une orgie de bleu sombre, une espèce d'infini songe éveillé qui crevait et libérait la joie de solitude jusqu'à lui donner une dimension de plain-chant, d'hymne en expansion. Le sentiment devenait alors ardent, et si fort le sentiment de ma propre existence que je me sentais englouti dans une mer immense, microbes, graines, coquillages scintillants, boules d'algues, mystérieuse fusion sexuelle, grands courants secrets qui m'entraînaient dans un endroit où ni âge ni identité n'ont plus cours... (p. 43)

Si François a la sensation de vivre une ascension azurée, il ne perd pas de vue qu'il peut redescendre sur terre et même disparaître dans l'immensité et la confusion de l'univers. Cette dimension des choses peut cependant être consolée par un nouvel amour, des retrouvailles inattendues avec son frère Benoît et mieux dans la beauté nocturne de la vie, le projetant ainsi à nouveau dans le monde du désir et du plaisir.

Dans la perspective contemporaine, Michel Maffesoli voit dans cette inclination pour l'infini une forme d'aventure ou « une sensibilité du devenir [qui] n'est pas sans rappeler ce que, d'une manière prémonitoire, le romantisme avait perçu, au cours du XIX^e siècle ; la nostalgie de l'étroite relation unissant l'homme à la nature et aux autres⁹ ». Pour ce sociologue, le devenir de l'individu se lit aisément dans la pluralité de la réalité mondaine, celle qui impulse une sorte d'errance, imprègne nombre d'attitudes sociales et invite à un vagabondage. Il devient par conséquent cet homme sans qualités dont parlait Robert Musil¹⁰, cet homme dont la vie prospère dans la multiplicité des pensées et le vagabondage sexuel.

⁹ Michel Maffesoli, *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*, Paris, La Table Ronde, 2006, p. 117.

¹⁰ Robert Musil a écrit *L'Homme sans qualités* en 1930 (la version française date de 1957). Dans ce roman, il a mis beaucoup de lui-même dans Ulrich, l'antihéros qui réalise son fantasme d'une « vivisection de l'esprit ». Il y fixe une réalité difficilement cernable, un monde en mutation, dont l'ébranlement intellectuel, politique et idéologique s'opère dans toutes les couches de la société.

Dans le texte, tout se passe comme si le personnage se déplaçait dans le néant ou l'infini à la recherche du plaisir. Ses promenades nocturnes apparaissent comme des stimuli sensoriels, c'est-à-dire des moments qui déclenchent des souvenirs ou scènes érotiques:

Je marchai dans la rue. Noir. Judith baise, elle baise, elle baise, règles, serviette-éponge sous le corps, gémissements, petite lampe rouge, brouillard du désir qui se focalise sur le dessous des seins, la blancheur du corps devient la blancheur du monde. La ville entière devient la douce exaltation de ce corps, le battement des cils, le vent d'hiver, des cuisses, la découverte d'un autre visage qui n'a rien à voir avec Judith [...], les steppes blanches du désir qui s'étendent et s'étirent [...], le plaisir, le corps immobile dans le plaisir, [...], le désir suspendu devient beau comme un crime, les cuisses ouvertes et le vent qui souffle en nous et ne cessera pas. (pp. 49-50)

La pensée érotique qui se déploie dans le passage est l'expression d'un hédonisme libertin dont les exigences passent par l'amour, le goût des femmes et la sexualité libertine. Ce qui est important dans l'intensité du moment, c'est la poursuite du plaisir pour lui-même, notamment dans ce qu'il a de forcené et de sadique, puisqu'au bout du compte, le personnage finit par entendre de la voix féminine le fantasme tant désiré. Elle lui murmure: « J'aime tellement ça, je pourrais le faire pour de l'argent, je pourrais le faire gratuitement. [...] Sodomise-moi » (p. 50).

Ce penchant à jouir des biens terrestres se manifeste aussi dans l'œil qui scrute le corps féminin, notamment à travers un dos dont les déclivités, les anses et la moire, donnent à voir une ossature qui délivre de l'angoisse, de l'ennui et des regrets, plongent l'individu dans la beauté secrète de la vie et le conduit vers des eaux paisibles.

Par le truchement de la pensée qui vagabonde et trouve son bonheur dans le plaisir, Jacques-Pierre Amette jette le regard inquiet et fécond sur l'aspect « nocturne » du monde par celui qui connaît la valeur de la raison, pour avoir éprouvé tout le poids des mouvements obscurs de l'âme. Il tente de rendre compte de cette richesse contradictoire de l'individu en lui faisant découvrir ses concupiscences et ses œillades éperdues. Mais la splendeur de l'instant déployée dans ses saveurs, ses odeurs, ses nuances, ses sensations, ses contours, ses textures, est insoutenable par essence à une âme non préparée à la recevoir. Dans cette logique, le désir des plaisirs sensuels s'estompe pour laisser place à de brusques retombées dans le réel au cours desquelles la médiocrité du monde paraît intolérable au personnage. Tout se passe alors comme si le personnage traversait une période de rituel au cours de laquelle il se sépare de son ancien statut, relatif au monde terrestre ou sensible, pour un nouveau statut. L'on pourrait y lire une phase d'initiation qui débouche sur une expérience mystique de l'individu dont le désir est de retrouver une unité perdue.

Vers une expérience mystique de l'individu

François ne se comporte pas comme certains hédonistes qui font le deuil d'un hypothétique au-delà et entendent tirer tout le plaisir possible qu'offre le monde. Confronté à une situation inconfortable au centre de l'infini, il célèbre, à l'instar du mystique, le réel pour mieux le dépasser, en faisant notamment face aux lois transcendantes, celles qui échappent à sa compréhension: l'infiniment grand du cosmos, l'infiniment petit des particules et l'infiniment complexe du vivant. Perplexe face à l'énigme de l'univers puisque perdu entre les trois infinis, François est enclin à chercher un réconfort mais cette fois-ci à travers un questionnement d'ordre existentiel (donc une attitude philosophique).

Dans une conversation avec Madame Vogler où il lui fait part « des montagnes d'universelle souffrance humaine qui aboutissent toujours à une absolue vallée de silence », François est stupéfait d'entendre, en guise de réponse, que « l'anéantissement de la nature humaine est programmée [et que] les poussières toxiques des galaxies proches et le trou d'ozone et l'universelle absence de pitié universelle nous rapprochent de notre propre agonie en tant qu'espèce animale » (p. 90). Par le truchement de cette réponse, Madame Vogler postule pour une catastrophe finale (l'explosion de la planète) puisque, dans son entendement, les mêmes causes entraînent toujours les mêmes effets. Elle souligne de la sorte que l'absence de pitié et la recrudescence de la souffrance humaine auront manifestement pour revers la réduction de l'histoire de l'humanité en « quelques particules légères effervescentes [...] qui voguent [...] vers des supernovae » (p. 91).

Contrairement à l'approche cosmologique de Madame Vogler, François tombe dans la morale et opte plutôt pour une dimension métaphysique. Sa quête est un effort pour comprendre le sens métaphysique des tourments humains. Il retrouve les accents des mystiques pour dépasser les fausses consolations que lui procurent les plaisirs terrestres.

Si la notion de silence surgit à la conscience du lecteur, ce n'est point de priver François de sa dignité d'être parlant, mais plutôt de créer les conditions d'une quête mystique où il se détache de sa coque corporelle pour entrer en lui-même et sonder les profondeurs de son âme afin d'interroger son rapport au monde, avec les autres et les forces transcendantes. Il ne s'agit donc pas d'un silence où la parole s'est tue, mais d'un état de vacuité derrière lequel l'on cherche à cerner le sens de la vie. Le silence observé par le personnage principal apparaît dès lors comme un espace utopique vers lequel tendent et se croisent les linéaments de la poésie d'Amette. Dans cette logique, le texte convoque un vocabulaire abstrait (silence, calme, tranquillité, ombre...) sensé fixer les saveurs du monde. Derrière ces

sensations, c'est l'essence des choses et le sens même de la vie que l'on recherche. Vu l'importance du déploiement du champ sémantique de la notion dans le régime de la fiction, le silence de l'homme n'est plus contingent. Il prend la figure d'un destin qui promet le changement ontologique ou le passage d'une réalité plus essentielle, perceptible à partir d'une figure simple, naïve, peuplant l'espace de l'écriture, celle de l'enfant lisible en cet extrait :

Un vieil objet tranquille. Placée contre une fenêtre, l'ombre de branches que la brise du soir agitait lui donnait une vie sereine. Ce calme jeu de formes, cette douce dissolution de la beauté dans un coin de couloir comme si, là, il y avait un appel doux et mystérieux lié à l'enfance (p. 56).

Ou encore :

J'étais comme un enfant qui voit sortir des gnomes ou des loups dans les branches touffues d'un arbre. Découvrir le monde par en-dessous, les « jupes du monde », pensais-je. (p. 58)

Devenir enfant se fait pour François le signe annonciateur du renouveau et de la régénération. Son regard neuf, naïf, mais non innocent, est celui de l'« étonnement devant le monde ». Il est aussi l'expression de l'âge d'or, conçu comme un temps où la nature bienveillante protège même le plus petit enfant abandonné à elle. C'est donc sous le signe de l'espoir et de la renaissance qu'il convient de placer le retour du personnage dans un monde où la volonté de puissance tient à la satisfaction de la valeur et de la qualité des décisions prises.

Pour le philosophe E. Bloch, la symbolique de l'enfance est naturellement liée à une impatiente attente de l'avenir:

Tout enfant déjà nous sommes constamment impatients, attendant de trouver enfin une confirmation à notre attente. Il subsiste dans l'homme quelque chose de cet élan passionné et énigmatique qui le samedi soir nous faisait sursauter à chaque coup de sonnette dehors, comme si c'était enfin le bon. Ainsi partout où commence une vie nouvelle s'ouvre ce questionnement ouvert, cette effervescence, ce dévoilement voilé, qui est généralement l'attente de ce qui est en route¹¹.

Cette force réactive qui anime la conscience de François est indissociable de sa capacité naturelle d'affirmation puisqu'il subsiste en lui cet élan passionné et énigmatique qui le conduit allègrement et sereinement à la découverte du monde. Il s'agit pour Amette, de la sorte, de réaffirmer l'identité multiple d'un Sujet qui refuse toute attitude nihiliste et fataliste pour s'ancrer résolument dans un nouveau rôle où, en tant qu'acteur, il s'assume et participe avec enthousiasme à la vie. Il faut associer cette puissance de métamorphose à la liberté et l'arrimer au concept nietzschéen de surhumain, c'est-à-dire « la plus haute forme

¹¹ Ernest Bloch cité par Luc Racine, « L'archétype de l'enfant divin ou la symbolique du renouveau », *Cahiers internationaux de symbolisme*, nos 45-46-47, 1983, p. 218.

d'affirmation vers laquelle l'homme doit tendre, peut parvenir à se glisser simultanément dans la peau de nombreux personnages et ce, jusqu'aux plus contradictoires¹² ».

François réalise une telle ambition puisqu'il glisse de l'individu en panne ou déclassé au métaphysicien en passant par le silencieux, l'hédoniste et la figure de l'enfant. Ce caractère multiple et transitoire l'affranchit de toutes contraintes, furent-elles religieuses:

Je vis un prêtre en blanc qui écoutait un pénitent. [...]. Je me glissai le long de ces murailles austères et je finis par traverser en diagonale la nef au milieu des chaises ; le prêtre, quand je passai près de la sacristie, pliait ses vêtements sacerdotaux.

- Bonjour, dit-il, vous cherchez quelque chose ?

J'hésitai. [...]. Le prêtre attendait ma réponse. Il avait cessé de plier ses habits sacerdotaux.

- Non, non, ça va, bredouillai-je. (pp. 48-49)

La lecture induite par le refus de se confesser réside dans le fait que ni l'église ni la religion ne sont les plus sûrs moyens d'entendre cette parole qui peut, paradoxalement, prendre la forme d'une révélation à laquelle il convient de se préparer. Mieux, ce refus est le signe d'un dépassement des modes de vie ascétique visant à retrouver les «degrés de l'être » et à se responsabiliser devant les situations à venir. Cette logique permet au personnage d'éviter de confier son destin à quelque force que ce soit et l'invite à se surpasser en l'engageant dans un processus d'autocréation. Car conscient qu'il est un être en devenir, il prend alors une direction autre, celle qui s'évalue dans l'effort, la constance et la complexité puisqu'au bout du compte « [...] il faut un raisonnement épuisant, constant et très complexe pour ne pas s'imaginer que le monde, le vrai, n'a pas disparu » (pp.131-132). François se révèle désormais comme un être debout, agissant « par ruptures » et qui « ne tient plus à faire semblant ». Amette utilise la métaphore de la course pour suggérer l'optimisme du personnage face à la question de la survivance de l'espèce humaine dans un monde en déflagration.

Oui, Judith, ce soir, j'ai mieux compris pourquoi j'aimais le silence, pourquoi j'avais pris cette direction, pourquoi je ne m'accommodais plus de ces présomptions bavardes que les hommes politiques répètent ensemble et qui est en train de gagner du terrain, et moi d'en perdre, je ne sais plus. Mais, comme toi, j'agis par ruptures. Je ne tiens plus à faire semblant. Comme toi, aujourd'hui, je crache. J'enfile des chaussures à pointes et je cours ! Tu verras comme j'irai loin, comme je me tiendrai le buste droit devant la sapinière. Bientôt je vais courir si vite que personne ne me verra. (pp.110-111)

François n'est plus dans un état liminal, c'est-à-dire qu'il ne se trouve ni dans une situation intermédiaire, ni dans un flottement entre deux états. Le nouveau statut auquel il accède est celui d'un homme libre. C'est ainsi que se trouve légitimer la tâche du

¹² Gabrielle Trépanier-Jobin, « Comment mieux vivre ensemble ? Pensée nomade et nouvelles perspectives », Actes du colloque *Comment vivre ensemble ? La rencontre des subjectivités dans l'espace public*, Université du Québec à Montréal, 20-21 octobre 2007, En ligne : www.gerse.uqam.ca

dépassement du nihilisme à l'occasion d'une rupture et d'une volonté qui imposent l'assomption responsable de l'individu.

Dans son essai sur la psychologie de l'individu contemporain, Gérard Ouimet souligne cette responsabilité par le fait que la société actuelle construit un être qui veut s'affranchir du legs du passé, soit Dieu, soit le roi. L'aspiration à un monde ou un futur meilleur passe par l'exploitation judicieuse de sa raison. C'est en ce moment unique qu'il peut comprendre le fonctionnement du monde et doit intervenir pour modifier le cours de l'Histoire. Le psychologue note toutefois que l'individu contemporain agit par choix et non par nécessité : « Il est réfractaire à la morale qui contraint tout individu à la nécessité absolue de se soumettre à un code universel de conduite décrétée par une autorité religieuse ou laïque ». C'est en ce sens qu'il pratique une éthique personnelle¹³.

Conclusion

En définitive, l'on retient que face aux vacillements et incertitudes de la société contemporaine, l'individu vit constamment dans la peur et l'inquiétude. Les frustrations du monde professionnel ainsi que les querelles dans le couple lui donnent l'impression de n'avoir plus de perspectives d'avenir et de marcher vers une fin inéluctable. Fatigué d'être soi, il déprime, hallucine mais ne meurt pas. Le silence dans lequel il se réfugie n'est rien d'autre qu'une étape transitionnelle et initiatique lui permettant de mieux jauger son nouveau rapport au monde. Cet attentisme se nourrit des valeurs du romantisme dans la mesure où il conduit le personnage à contempler la nature dans son infinitude et lui fournit l'extase de la libération personnelle. Jacques-Pierre Amette traduit ainsi des instants, des impressions, des souvenirs, des expériences familières et aborde la splendeur des choses. « De telles épiphanies, écrivent Viart et Vercier, favorisent une écriture qui se complait à son propre mouvement, comme si le simple plaisir des mots se faisait mimétique du bonheur doux que l'on éprouve¹⁴ ». Mais ce bonheur est très éphémère surtout dans un monde où règnent l'effacement de l'individu et l'idée de l'explosion de la planète. Il n'est donc plus question de se contenter d'inventer un point de vue extérieur en regardant les ruines du monde, comme le font les personnages de Michel Houellebecq. Il s'agit plutôt pour Amette de faire vivre à son personnage une expérience mystique à travers laquelle il se transcende pour qu'émerge un monde vrai, un

¹³ Lire à propos Gérard Ouimet, « La longue marche en arrière...Essai sur la psychologie de l'individu contemporain », *Santé mentale au Québec*, vol. 29, n° 1, 2004, pp. 281-297.

¹⁴ Dominique Viart, Bernard Vercier, « Les individualismes contemporains », *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutation*, Paris, Bordas, 2005, p. 343.

monde dépouillé de souillures, de mensonge et de souffrance. Son combat ne relève plus de l'engagement au sens sartrien du terme, il est de l'ordre des idées, spirituel ou psychologique.

Bibliographie

Amette, Jacques-Pierre, *L'Homme du silence*, Paris, Seuil, 1999.

Bachelard, Gaston, *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960.

Ehrenberg, Alain, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Édition Odile Jacob, 1998.

Jameson, Frederic, *Le postmodernisme, ou la logique du capitalisme tardif*, Paris, Édition Beaux-arts de Paris, 1991.

Maffesoli, Michel, *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*, Paris, La Table Ronde, 2006.

Musil, Robert, *L'Homme sans qualités*, Paris, Seuil, 1957.

Ouimet, Gérard, « La longue marche en arrière...Essai sur la psychologie de l'individu contemporain », *Santé mentale au Québec*, vol. 29, n° 1, 2004, pp. 281-297.

Racine, Luc, « L'archétype de l'enfant divin ou la symbolique du renouveau », *Cahiers internationaux de symbolisme*, nos 45-46-47, 1983, pp. 179-218.

Trépanier-Jobin, Gabrielle, « Comment mieux vivre ensemble? Pensée nomade et nouvelles perspectives », Actes du colloque *Comment vivre ensemble? La rencontre des subjectivités dans l'espace public*, Université du Québec à Montréal, 20-21 octobre 2007, En ligne : www.gerse.uqam.ca

Van Wesemael, Sabine, « L'ère du vide », *RiLUnE*, n° 1, 2005, pp. 85-97.

Viart, Dominique, Vercier, Bernard, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutation*, Paris, Bordas, 2005.